

devait être plus corrompu ou avait été davantage retouché qu'on ne le pensait jusqu'alors.

La notion d'archétype s'en trouva quelque peu contestée : ne valait-il pas mieux, plutôt que de se fier à une reconstitution plus ou moins mécanique fondée sur la présence ou l'absence de fautes (méthode binaire aboutissant souvent à des *stemmas* à deux branches), faire confiance à l'éditeur et lui laisser le soin de choisir, pour chaque passage contesté, le texte qui lui paraîtrait le plus probable ? Cette méthode éclectique, qui est en fait la négation de toute méthode objective, a eu de chauds partisans entre les deux guerres mondiales, et elle en a encore, notamment en Grande-Bretagne.

Les découvertes faites en Égypte, déjà précédées par le dégagement d'une bibliothèque philosophique à Herculaneum, au milieu du XVIII^e siècle, nous ont fait connaître le livre antique dans sa réalité concrète : des rouleaux faits de papyrus, comme au temps des Pharaons, de capacité à peu près uniforme, sur la face interne desquels le texte grec est disposé en colonnes plus ou moins étroites, perpendiculaires à la longueur du rouleau (voir la figure 5). L'écriture, en lettres capitales non liées, ne comporte pas de séparation entre les mots ni de signes diacritiques (esprits, accents).

Les œuvres longues sont divisées en plusieurs livres, dont chacun correspond au contenu d'un rouleau. Les œuvres courtes sont rassemblées de façon à occuper un rouleau entier. Le contenu moyen d'un rouleau est de 2 000 lignes environ, avec comme extrêmes 1 300 et 2 500 lignes (la ligne, unité de copie, correspond à un vers homérique, soit six fois une syllabe longue suivie d'une autre syllabe longue ou de deux syllabes brèves, ou à une ligne de prose du même nombre de syllabes, soit de 15 à 16). Pour assurer le bon ordre de lecture des rouleaux d'une même œuvre, la fin de chaque livre, à l'exception du dernier, est accompagnée des premiers mots du livre suivant.

La révolution du livre et de l'écriture

Au long des trois ou quatre premiers siècles de notre ère, une révolution s'étale dans la durée ; cette lenteur s'explique par le poids de la tradition dans le domaine du livre. Le rouleau de

papyrus, vieux de trois millénaires, fait place au livre à pages que nous connaissons encore aujourd'hui. C'est le remplacement du *volumen* («rouleau») par le *codex* («livre de bois»), allusion aux tablettes à écrire assemblées par groupes. En effet, l'emploi d'une nouvelle matière, le parchemin, obtenue par un traitement particulier d'une peau d'animal, a d'abord permis, par pliage, de créer des carnets de notes.

Par la suite, le procédé a été étendu au livre. Matière fine et souple, à la différence des tablettes, le parchemin ainsi

plié pouvait recevoir de l'écriture sur ses deux faces, alors que le rouleau de papyrus n'était utilisé que sur sa face interne. L'assemblage de plusieurs cahiers offrait au nouveau type de livre une capacité de cinq à dix fois supérieure à celle du rouleau ainsi qu'une plus grande facilité de consultation. Enfin la réunion des cahiers cousus entre eux permettait l'ajout d'une reliure protégeant le livre, mieux adaptée que la boîte à section cylindrique ou triangulaire où étaient conservés les rouleaux de papyrus.



4. CARNET DE TABLETTES DE BOIS enduites de cire. Pour relier le carnet, on passait une cordelette dans les quatre trous situés à droite des tablettes. Les deux trous de gauche servaient à la fermeture du carnet. La rainure oblique permettait le rangement des tablettes dans l'ordre adéquat. Connu dans l'Orient méditerranéen avant la fin du II^e millénaire, cet ancêtre du livre a été utilisé en Europe jusqu'au XVII^e siècle. Pour écrire, le scribe grattait la cire avec un stylet, ce qui laissait apparaître le bois sous-jacent (*cartouche*).



5. ROULEAU DE PAPYRUS de l'*Iliade* d'Homère datant du III^e siècle de notre ère. Les colonnes 19 à 22 de ce papyrus montrent le retour régulier des dégradations et leur décalage progressif par rapport aux colonnes de texte. Lorsque des lacunes qui correspondent à ces dégradations sont reproduites dans des livres ultérieurs (voir la figure 6), on en déduit que ces livres sont issus de rouleaux de papyrus.

Une autre révolution, plus tardive, concerne l'écriture. Pendant près d'un millénaire et demi, l'écriture du livre grec était de type majuscule : chaque lettre, indépendante de ses voisines, est limitée en extension verticale par deux lignes, le plus souvent virtuelles. À partir du VII^e ou du VIII^e siècle, une nouvelle écriture du livre apparaît, où chaque lettre est liée ou peut être liée à ses voisines immédiates par des traits adventices ; cette écriture minuscule est une écriture posée sur quatre lignes, les deux lignes médianes encadrant le noyau des lettres, les deux lignes extérieures limitant les éléments secondaires (voir la figure 3). Au cours des IX^e et X^e siècles, tous les livres anciens en majuscule sont transcrits dans la nouvelle minuscule : c'est l'époque des translittérations. La miniature reproduite en tête de cet article montre, de façon anachronique, saint Luc assurant la translittération.

Erreurs et lacunes

En datant le changement d'écriture et la transformation du livre, les paléographes sortent l'archétype perdu de son isolement théorique pour le replacer dans le temps et lui donner une consistance matérielle. Comme les fautes dues au copiste, les accidents matériels survenus au livre au cours de son existence aident à retracer et à dater les vicissitudes de la transmission d'un texte antérieurement aux plus anciens exemplaires conservés.

Commençons par les fautes du scribe. La copie d'un texte est une opé-

ration plus complexe qu'il ne paraît. Elle comporte quatre étapes : lire le modèle à reproduire, le mémoriser, se le dicter (le plus souvent par une dictée intérieure) et l'écrire. Chaque étape peut donner lieu à des fautes caractéristiques. Laissant ici de côté les lapsus (erreurs de mémorisation), les fautes d'orthographe (dues à la dictée) et les fautes graphiques, je m'attacherai aux fautes de lecture dues à des confusions de lettres qui se ressemblent ou à des « mécoupures » (erreurs de séparation des mots) survenues dans le déchiffrement du modèle.

Avec l'écriture majuscule, les confusions sont fréquentes. Par exemple, les lettres qui s'inscrivent dans un triangle (A, Δ, Λ), celles qui s'inscrivent dans un cercle (O, C, Ε) ou celles qui s'inscrivent dans un carré (Π, M, N, T, Γ), se confondent facilement. Ainsi, lorsque l'on rencontre dans l'une ou l'autre des branches qui descendent de l'archétype des confusions de lettres majuscules, on déduit que cette partie de la descendance de l'archétype remonte à un ancêtre écrit en majuscule ; l'archétype lui-même était par conséquent un manuscrit écrit en lettres majuscules. En pareil cas, l'archétype doit avoir été écrit à la fin de l'Antiquité ou même au cours de la période impériale (I^{er}-III^e siècle). L'éditeur qui a reconstitué le texte de l'archétype se trouve alors placé devant un exemplaire antérieur d'un demi-millénaire, et souvent davantage, aux manuscrits médiévaux dont il dispose ; la période intermédiaire, avec toutes les fautes de copie qui s'y sont produites, se trouve annulée.

L'histoire du livre contribue aussi à la datation de l'archétype : les découvertes de papyrus offrent en effet des éléments matériels et des précisions concrètes échelonnés dans le temps, de la fin du IV^e siècle avant notre ère jusqu'à la conquête de l'Égypte par les Arabes (641-642).

De même que l'écriture évolue, la mise en colonne (longueur et nombre des lignes) dans le rouleau et la mise en page (rapport de la largeur à la hauteur, disposition en pleine page ou sur deux colonnes, longueur et nombre des lignes) dans le *codex* varient d'un siècle à l'autre. Les spécialistes déterminent si l'archétype (dont l'origine antique est attestée par des confusions de majuscule dans une partie ou une autre de sa descendance) était un rouleau de papyrus ou un livre à pages quand l'archétype a été détérioré avant d'avoir été recopié.

Des accidents matériels (trous de vers, dégradation par l'humidité, etc.) laissent leur trace dans la tradition manuscrite sous la forme de lacunes, c'est-à-dire d'espaces blancs – allant de quelques lettres à plusieurs lignes – laissés vierges par les scribes consciencieux. Ces derniers reproduisent leur modèle avec la plus grande fidélité et tiennent compte de ses détériorations, avec l'espoir que l'utilisation d'un autre modèle permettra de suppléer ultérieurement les parties manquantes.

Lorsque la périodicité des lacunes est régulière et lorsque leur étendue augmente ou diminue progressivement dans la suite du texte, le paléographe en déduit que l'accident a atteint plusieurs pages consécutives, au recto et au verso ; l'exemplaire mutilé était donc un livre à pages, un *codex*. En pareil cas, l'examen des écarts permet de déterminer la mise en page (texte disposé sur deux colonnes ou écrit à lignes longues), le nombre de lignes à la page et le nombre moyen de lettres dans la ligne. Autant d'indications qui permettent de préciser la date de l'archétype d'après ce qu'on sait de l'évolution du livre grec, comme l'illustre l'exemple de la figure 6.

Il arrive aussi que les lacunes, de périodicité régulière, aient une longueur variable, sans qu'on puisse déceler un retour régulier de ces accidents. Dans ce cas, l'archétype était un rouleau de papyrus qui a subi des dégradations alors qu'il était enroulé sur lui-même : les lacunes sont d'extension très diverses selon que les dégradations ont atteint une colonne de texte en son